

ENVIE DE TEMPÈTE PRODUCTIONS, SEDNA EXPLORE et PASTORALE PRODUCTIONS
PRÉSENTENT



L'INCROYABLE FEMME DES NEIGES

un film de Sébastien Betbeder

Comédie dramatique - France - 102 min

SORTIE NATIONALE LE 12 NOVEMBRE 2025

DISTRIBUTION

KMBO / Vladimir Kokh
Grégoire Marchal
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
vladimir@kmbofilms.com
gregoire@kmbofilms.com

PRESSE

Magali Montet
presse@magalimontet.com
Cilia Gonzalez
Tél : 06 69 46 05 56

PROGRAMMATION

KMBO / Léa Belbenoit
Louise de Lachaux
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
lea@kmbofilms.com
louise@kmbofilms.com

Matériel téléchargeable sur kmbofilms.com

SYNOPSIS

Coline Morel, intrépide exploratrice du Pôle Nord, voit sa vie partir à la dérive. Après des années passées à traquer ce yéti auquel elle est la seule à croire, elle se fait licencier et son compagnon la quitte. En pleine débâcle, Coline n'a d'autre choix que de rentrer dans son village natal. Elle y retrouve ses deux frères, Basile et Lolo, ainsi que son amour de jeunesse.

Des montagnes du Jura jusqu'à l'immensité des terres immuables du Groenland, une nouvelle aventure commence alors pour « l'incroyable femme des neiges ».

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Propos recueillis par Mathieu Champalaune en juillet 2025

D'où vient ce personnage de Coline Morel ?

Après plusieurs films mettant en scène des personnages principaux masculins, j'avais cette fois-ci envie de placer au centre de mon récit une femme et de surcroît dans une discipline où elles sont peu représentées ; filmer une aventurière au sens premier du terme – avec en tête des modèles comme Alexandra David-Néel ou Nastassja Martin –, à un moment de sa vie où tout part en vrille. Depuis *Le Voyage au Groenland*, le désir de retourner dans ce territoire n'a cessé de me hanter, mais je ne pouvais y revenir qu'avec une histoire dont la traduction cinématographique me paraissait essentielle et avec un personnage de la trempe de Coline Morel. Il était important aussi que Coline porte l'entièreté du récit sur ses épaules, qu'on ne la quitte pratiquement jamais, et que les autres personnages l'accompagnent dans son parcours sans jamais empiéter sur la relation privilégiée du spectateur avec elle.

Blanche Gardin s'est-elle imposée dès l'écriture du film ?

Habituellement, j'essaie de ne pas forcément penser à une actrice ou à un acteur au commencement de l'écriture, mais cette fois-ci, dès la première version terminée, il était évident pour moi que ce ne pouvait être que Blanche. Je pense sincèrement que si elle n'avait pas accepté, il n'y aurait pas eu de film ! C'est en pensant, entre autres, à la manière dont elle s'est mise en scène dans *La Meilleure Version de moi-même* qu'est née la certitude qu'elle devait être Coline Morel. Dans sa série – mais comme dans ses stand-ups d'ailleurs –, la comédie et une vision du monde plus tragique cohabitent et parfois entrent en lutte pour atteindre une profondeur souvent déconcertante. Cette prise de risque – parce que ce mélange des genres est une prise de risque – m'a toujours touché chez elle. Et puis, je me sens proche de sa sensibilité, de son intérêt pour les autres, de son goût de l'aventure et de l'inconnu. C'est bête à dire, mais je n'aurais pas pu tourner ce film avec quelqu'un avec qui je n'aurais pas partagé une certaine vision du monde. Notre travail durant le tournage n'a fait que confirmer qu'elle est une grande actrice. Pour ce rôle, elle a donné beaucoup d'elle-même, sans jamais chercher à se reposer sur des acquis et je lui suis pour cela reconnaissant.

À cette protagoniste s'adjoignent deux frères. Pourquoi avoir eu envie de mettre en scène un groupe familial ?

L'idée de la fratrie est venue très vite dans l'écriture comme étant incontournable. J'ai souvent traité de l'amitié dans mes films, une amitié parfois proche du sentiment amoureux, mais jamais vraiment de la relation fraternelle qui est pourtant un sujet vertigineux ! Les frères et sœurs sont sans doute les êtres qui nous connaissent le mieux, malgré la pudeur que cette relation implique souvent ; mieux que les parents, mieux que les amis, mieux que l'être aimé parfois. C'est un lien unique qui, même si la vie fait que l'on peut s'éloigner, existera jusqu'à la mort. Au début du film, la famille est ainsi le seul endroit et le seul rapport à l'autre qui est encore possible pour Coline Morel.

Philippe Katerine et Bastien Bouillon incarnent les deux autres membres de cette fratrie. Comment l'avez-vous composée ?

Philippe Katerine m'est apparu comme le grand frère rêvé parce que, accessoirement, je trouve que Blanche et lui se ressemblent physiquement, mais surtout parce que j'avais le pressentiment que moralement et intellectuellement ils pourraient s'entendre. J'avais besoin de ce lien supposé pour pouvoir imaginer les filmer ensemble et dès les premiers jours de tournage, j'étais comblé. Philippe a apporté au personnage de Basile une grande douceur, un sens inné de la comédie et une sensibilité à fleur de peau qu'il a su maintenir tout le long du récit et transcender dans les moments les plus importants.

Bastien Bouillon, dans le rôle du petit frère, s'est imposé avec la même évidence, tant j'aime la relation qui nous lie de film en film. À la différence des personnages qu'il interprète dans *2 automnes*, *3 hivers* ou *Debout sur la montagne*, je voulais que l'on explore ensemble une autre facette de son caractère, un endroit inédit. Lolo est un personnage en retrait, souvent mutique de par sa surdité, mais paradoxalement fantasque et qui a gardé en lui une forme de joie enfantine. Dans la dernière partie de *L'Incroyable femme des neiges*, au Groenland, dans ses silences et dans ses regards, il porte une grande part de la charge émotionnelle du film.

Coline Morel semble toujours en fuite, face aux autres, aux normes, à la maladie. Que représente pour vous cette fuite permanente ?

Je ne sais pas s'il faut parler de fuite, je dirais plutôt qu'elle cherche sans cesse à être en accord avec sa pensée, avec son rapport au monde, à la mort, et que cette exigence la place dans des situations de chaos, d'inconfort. Coline se refuse à l'immobilisme ou au renoncement. Alors que la société voit dans ces excès – parfois à juste titre, mais parfois sans en mesurer le sens profond – la manifestation de troubles mentaux, j'y vois chez elle une forme de courage et d'honnêteté. Cette attitude crée dans le film ses instants les plus burlesques, et pour moi les défis de mise en scène parmi les plus délicats à relever, que ce soit dans la scène de l'école ou dans celle avec les policiers ; mais elle est aussi l'illustration d'une lutte permanente que Coline mène avec elle-même. C'est dans ces moments de comédie que se lit le plus explicitement, comme dans un miroir inversé, son inadaptation aux diktats et à la norme.

Peut-on dire que cette inadaptation s'incarne dans son désir de partir dans une quête au Groenland ?

C'est cette quête d'absolu qui la maintient en vie. Lorsqu'elle doit se confronter à ses origines, à son passé et à ses frères, rien ne fonctionne comme prévu parce qu'il lui faudrait se conformer à un mode de relation dont elle n'a plus les codes. Quand elle arrive dans le Jura, elle est déjà prête à affronter quelque chose de plus grand, de plus métaphysique ; quelque chose que ses frères ne sont pas encore à même de comprendre à ce moment-là. Le Groenland, en cela, est le lieu de ce dépassement pour Coline mais aussi finalement pour Basile et Lolo.

Vous évoquez plusieurs scènes dans la première partie qui plongent ouvertement dans la comédie, mais le film emprunte ensuite une dimension plus grave. Comment avez-vous envisagé cette coexistence de deux registres différents ?

Cette recherche de coexistence entre le drame et l'humour, qui m'intéresse depuis pratiquement le début de ma pratique, prend avec *L'Incroyable femme des neiges* tout son sens. J'espère – et je crois – que la comédie, même si elle est de plus en plus retenue au fur et à mesure, imprègne en réalité le film jusqu'à sa fin. Elle m'était indispensable pour que l'épilogue soit nimbé, malgré sa gravité, d'une lumière particulière, celle que porte en elle Coline Morel depuis sa naissance. Je crois profondément qu'il peut y avoir une forme d'allégresse dans la mort quand on en choisit ses modalités et que l'on a vécu sa vie pleinement, et j'espère qu'au moment où arrive le générique de fin, les spectateurs auront accepté la décision de Coline. Je continue de film en film à creuser ce sillon de la comédie – quelle que soit sa forme – parce que je suis convaincu que c'est le meilleur endroit pour dire l'état du monde, pour réussir à le supporter. Je ne saurais fabriquer de fiction autrement aujourd'hui.

Le Jura où se déroule la première partie apporte un écho au Groenland de par ses paysages désolés et dépourvus de neige. Que vouliez-vous raconter en mêlant ces deux espaces ?

Je voyais dans les décors du Jura, dans ses forêts de sapins, dans la couleur brune du paysage à cette époque de l'année, dans les traces de neige, dans les façades des maisons en bois, comme un écho visuel au western qui est une référence importante pour ce film. Par ailleurs, il me semblait intéressant, du point de vue scénaristique, de filmer une station de ski qui vit ses dernières heures comme l'image même des vestiges du capitalisme en pleine crise climatique. C'était ainsi une manière de raconter la fin d'une époque. Et puis ce paysage malade peut être également vu, par extension, comme une métaphore de la situation de Coline.

En retournant au Groenland j'avais évidemment conscience de filmer aussi un paysage transformé. Dans la dernière partie du film, Coline fait référence à ses compagnons de chasse inuits qui découvrent, du fait du réchauffement climatique, derrière les glaciers disparus, de nouveaux territoires jusqu'alors inconnus. Des territoires dont ils auraient préféré ne rien connaître, dit-elle, nous signifiant ainsi qu'ils sont ceux dont on ne revient pas, ceux du Qivitoq (ce yéti inuit recherché par Coline)

Que ce soit dans le Jura ou au Groenland, il s'agissait de donner à voir un monde qui se meurt, sans pathos, mais avec lucidité.

Vous aviez déjà tourné un film au Groenland en 2016. Pourquoi avoir eu envie d'y revenir ?

Je crois que depuis le tournage du *Voyage au Groenland*, j'avais le désir de retrouver cette sensation de plénitude que je n'ai jamais éprouvée devant aucun autre paysage. Ce que l'on ressent face à l'immensité de la banquise, face à ces lumières extraordinaires est unique et c'est une expérience intime des plus inoubliables. J'avais toutefois du mal à envisager ce retour comme un simple voyage en dehors d'un projet de cinéma. Pour autant, je n'ai pas cherché à tout prix à imaginer une histoire qui se déroulerait au Groenland ; il fallait évidemment que le sujet s'impose. Alors, quand le récit a commencé à émerger dans mon esprit avec la dimension métaphysique de la fin du film, ce territoire-là m'a semblé, dès lors, le seul à même de pouvoir l'accueillir.

Le rapport au Groenland ne se limite néanmoins pas seulement aux paysages, il est aussi lié à ses habitants, et notamment à Ole et Martika avec qui vous aviez déjà tourné dans *Le Voyage au Groenland*. Était-ce aussi la raison de votre désir d'y retourner ?

Évidemment, dans ma décision de retourner faire un film au Groenland, il y avait le désir de retrouver Ole et Martika. Je les considère tous les deux comme des amis et comme des interprètes incroyables, et j'avais envie de leur confier des rôles aux enjeux plus importants que sur le film précédent durant le tournage duquel nous avions appris à nous connaître. Mais j'ai dû aussi faire appel à d'autres habitants des alentours d'Upernivik, où nous avons tourné le film, qui comme Ole et Martika, avant leur première expérience il y a huit ans, n'avaient jamais joué. Tous avaient des préoccupations à dix mille lieues de nos petits soucis de cinéma, mais ils ont compris le sens de cette histoire et de ces personnages. Je sais qu'ils ont été sensibles au récit de Coline, à son courage. À partir d'un moment, la réalité dépassait la fiction et ils jouaient les scènes avec la même intensité que s'ils les vivaient. Ça nous a beaucoup portés, l'équipe et moi, mis une certaine pression aussi, et la connivence qui s'est créée avec Blanche, Philippe et Bastien a été magnifique à filmer.

Quel regard sur la société groenlandaise souhaitiez-vous transmettre avec ce film ?

Je ne me pose pas la question en ces termes. La seule chose qui m'importait c'était de ne pas tricher, d'être respectueux de leur culture, de leur façon de vivre leur tradition et de comment ils se débrouillent avec la modernité. Leur rapport à la spiritualité, cette conception de la vie et de la mort, qui relève d'une forme de chamanisme, m'intéressait tout autant que le concret de leur existence face à l'hostilité de leur territoire et au bouleversement climatique.

Dans cette même idée, il allait de soi qu'un tel tournage imposait une responsabilité d'ordre écologique. Elle s'est concrétisée dans le choix de production : tourner en petite équipe, avec un matériel réduit ; et dans notre comportement sur place : ne jamais s'imposer, être toujours à l'écoute de leur désir. Il fallait que nous soyons cohérents avec le personnage de Coline Morel jusqu'au bout.

À propos du tournage justement, comment s'est-il déroulé sur place, dans des conditions parfois hostiles ?

Une partie du film se tournait au cœur d'Upernivik, mais le scénario comprenait aussi de nombreuses scènes dont l'action se déroulait concrètement sur la banquise. Malheureusement – et encore une fois à cause du réchauffement climatique –, elle était, à la période du tournage et autour d'Upernivik, rendue à l'eau plus tôt que les années précédentes. Nous avions donc prévu de partir en bateau quasiment tous les jours pour trouver, un peu plus au nord, une glace praticable afin de pouvoir travailler sans risque. Mais manque de chance, nous sommes arrivés en plein milieu d'une vague de froid intense et soudaine, et la glace s'était en partie reformée ; pas suffisamment pour tourner dessus, mais assez pour rendre chaque voyage en bateau épique ! Alors que nous avions prévu un temps de navigation d'une heure environ ; à cause de ces nouvelles conditions climatiques, nous mettions jusqu'à quatre heures, voire cinq heures de trajet pour nous rendre sur les décors, en slalomant entre les icebergs, mais surtout en brisant la glace avec notre modeste petit bateau de pêcheur. Une fois arrivés sur place, après ce long transport et tout le sang-froid indispensable de Martin, le capitaine inuit, il fallait encore tourner les scènes, garder la concentration et toute l'énergie dont nous avions besoin. Et puis, à la fin de la journée, il nous fallait refaire le voyage dans

l'autre sens, avec des conditions encore pires, les températures ayant continué à baisser au fil des heures. Heureusement que le jour perpétuel faisait que nous pouvions tourner jusqu'à tard ! L'équipe et les comédiens ont été fantastiques. Il n'y a jamais eu la moindre situation de crise. Finalement je crois que ces difficultés nous ont rendus plus forts et plus unis.

Martika regarde à un moment une séquence de *Little Big Man* avec Dustin Hoffman. Pouvez-vous revenir sur cette référence au western à laquelle vous faisiez allusion à propos des paysages ?

Coline Morel peut absolument être vue comme un personnage de western. C'est un être solitaire qui s'affranchit des règles, brave en permanence la mort et qui, au début du film, revient au sein d'une communauté auprès de laquelle elle cherche à être acceptée. Mais la référence au genre avait aussi pour moi à voir avec les souvenirs de ces grands westerns humanistes des années 1970-80 que j'avais pu découvrir enfant ou adolescent, comme *Jeremiah Johnson* ou le très surprenant *John McCabe* de Robert Altman : deux films de neige, de montagnes et de forêts dont on parlait souvent avec Pierre-Hubert Martin, le chef opérateur en préparant *L'Incroyable femme des neiges*. Ils ont certainement influencé ma manière de mettre en scène les paysages du Jura et du Groenland, ainsi que les corps des personnages dans ces paysages.

Quant à *Little Big Man*, il est l'un des premiers films hollywoodiens à parler de la spoliation d'un peuple par un autre ; à savoir les Amérindiens. La résonance avec la volonté des États-Unis de Trump d'annexer le Groenland place le film dans une actualité dramatique que l'on ne pouvait soupçonner à l'époque du tournage, même en imaginant le pire.

ENTRETIEN AVEC BLANCHE GARDIN

Propos recueillis par Mathieu Champalaune en juillet 2025

Qu'est-ce qui vous a plu dans cette *Incroyable femme des neiges* ?

Dès la première lecture du scénario, j'ai été frappée par la convergence de thèmes et d'éléments qui m'étaient familiers : le cancer du poumon, le bouleversement dû à une maladie grave, le déplacement provoqué par la plongée dans une autre culture, le désir de fuite, l'impossible normalité, les non-dits familiaux, la fratrie qui n'a pas choisi entre proximité et éclatement, bienveillance et ressentiment... Le personnage de Coline m'a immédiatement semblé très proche. Le récit dresse un hommage à ceux qui butent contre la normalité, qui n'arrivent pas à rentrer dans le rang. Sans arrogance ni sentiment de supériorité, ces personnes sont tout le temps en quête de nourriture pour leur âme et de sens. Ce ne sont pas des cadeaux pour leur entourage, mais elles sont telles des vigies, nous étant nécessaires pour penser notre humanité. Elles sont comme en mission, s'entêtant toute leur vie et découvrant qu'elles le sont et pourquoi à la faveur d'un événement qui survient dans leur vie, à l'image de Coline avec son Qivitoq...

Le film fait aussi beaucoup écho à notre contemporain. Cela a-t-il attiré votre attention de comédienne attentive au monde qui l'entoure ?

Ce que le film raconte, résonne terriblement avec cet équilibre très précaire dans lequel nous avons le sentiment d'être coincé. Une situation qui se révèle très inconfortable car s'accrocher à ce qu'on a toujours connu semble suicidaire, mais nous savons au fond de nous que quelque chose de notre culture occidentale individualiste, coloniale, patriarcale et capitaliste doit mourir si nous voulons un jour retrouver un sentiment d'appartenance à l'humanité. Notre culture a créé des individus en exil de leur propre espèce ; c'est aussi ce que traduit le personnage de Coline dans sa quête et sa difficulté à correspondre aux attentes.

Ce qui me touche profondément, c'est que Sébastien n'a pas visé autant de sens ou de message en écrivant le scénario, ni en tournant. Il s'est véritablement pris d'amour et de respect pour ses personnages. Mais il n'y a aucune explication de texte. Tout se passe dans la forme, le rythme, l'économie minimaliste de sa dramaturgie, le regard sur les immensités de forêt ou de banquise, les visages qu'il filme. Il nous livre seulement son intuition telle une délicate invitation à aiguiser notre attention dans un moment de notre histoire où plus personne ne semble être à ce qu'il/elle fait. C'est ce qu'il y a de plus gracieux chez les artistes, quand ils tirent dans le mille alors qu'ils ne savaient pas qu'il y avait une cible. Les vrais artistes se reconnaissent peut-être à cela, lorsqu'ils n'ont pas conscience de ce qu'ils ont exprimé.

Quels ont été vos rapports avec ces deux frères de cinéma qu'incarnent Philippe Katerine et Bastien Bouillon ?

J'ai le sentiment que les relations lors du tournage ont reflété celles dans le film entre Coline et ses frères Basile et Lolo. Avec Philippe, il y a rapidement eu un rapprochement organique ; une familiarité bienveillante et immédiate s'est imposée. Avec Bastien, j'ai plus l'impression qu'on s'est un

peu reniflé, jaugé, comme des chiens qui cherchent à savoir à quoi s'en tenir, de la même manière que Lolo et Coline dans le film, comme lorsque quelque chose du passé ne passe pas, qui charge la fraternité de suspicion permanente. Bastien avait aussi déjà travaillé plusieurs fois avec Sébastien, tandis que Philippe, jamais, et moi non plus ; et j'avais le premier rôle. Cette configuration se prêtait finalement parfaitement à la fiction. Sébastien a sans doute fait de bons choix pour son casting ! Toutefois, Philippe et Bastien ne l'ont peut-être pas du tout vécu comme cela. Les personnages sont bourrés de conflits internes, il y a des éléphants dans chacune des pièces de cette maison familiale du Jura, on sent beaucoup de plaies non cicatrisées, un gros interdit sur l'expression de sa souffrance. Paradoxalement dans le film, le climat du Jura est beaucoup plus hostile pour le psychisme des personnages que celui de la banquise. Mais la façon dont Sébastien travaille est tellement authentiquement douce que cela nous a plongés, comédiens comme techniciens, dans une ambiance très agréable.

Comment avez-vous vécu ce tournage au Groenland ?

J'étais heureuse d'aller au Groenland. C'était un tournage tellement atypique que j'avais du mal à savoir si on était plongé comme jamais dans une expérience de cinéma au sens le plus pur du terme – un cinéma débarrassé de la violence et de l'humiliation qui planent sur les plateaux –, ou si on était dans une sorte d'expérience totale, métaphysique et anthropologique. Le collectif a pris une importance énorme. On était une troupe, une douzaine de Français et le même nombre de Groenlandais, lesquels à la fois nous transportaient en bateau ou en traîneau, nous guidaient et nous protégeaient des ours avec leurs fusils en bandoulière, mais devenaient aussi sur le tournage acteurs et régisseurs. De la même manière, notre rôle ne se limitait pas à celui de simple acteur et il régnait une ambiance très égalitaire : on a tous fait de la régie et porté des caisses de matériel sur la banquise. Avec ce soleil qui ne se couchait jamais, et provoquait presque un effet de crise maniaque, ou encore ce mysticisme que l'on ressentait partout, on avait le sentiment d'être complètement déplacé et de baigner constamment dans une atmosphère presque spirituelle. Évidemment, cela m'a beaucoup aidée à me mettre dans la peau du personnage, même si j'avais pu travailler avant le tournage avec une coach pour notamment apprendre les dialogues en inuit de manière phonétique. Je n'avais jamais été autant habitée par un personnage et une histoire !

A-t-il, justement, été difficile de jouer en inuit face aux Groenlandais ?

Une fois sur le tournage, c'était très étrange de parler inuit, cela m'a perturbée dans ma façon de jouer, ne sachant pas comment et où accentuer. Mais en face, les Groenlandais sont tellement saisissants dans le jeu ; même s'ils ne sont pas professionnels, ce sont des acteurs nés, avec une forte expressivité ! Par ailleurs, ils nous ont très bien accueillis, en étant conviviaux et chaleureux, sans se soucier de quelconque hiérarchie, si bien que le contact s'est avéré tout de suite très facile. Avec Ole et Martika, avec qui je partage de nombreuses scènes, on a beaucoup ri. J'ai rapidement appris des gros mots en inuit, et nous nous amusions de nos saillies d'humour respectives. J'ai aussi particulièrement sympathisé avec Ane Marie qui joue l'infirmière dans le film ; dans la vie, elle est chasseuse et connue pour être la meilleure harponneuse de narval de son village d'Upernavik. Nous nous sommes ainsi complètement fondus avec tous les Groenlandais de l'équipe, ce qui n'est pas toujours le cas dans des expériences de tournages avec une équipe binationale. Le sens du collectif groenlandais a rejailli de manière joyeuse sur l'ensemble de la fabrication du film !

BIOGRAPHIE - SÉBASTIEN BETBEDER

Après des études aux Beaux-Arts puis au Fresnoy, Sébastien Betbeder a réalisé de nombreux courts métrages (dont *Inupiluk*, prix Jean Vigo), et neuf longs métrages parmi lesquels : *Nuage* (Locarno), *2 automnes 3 hivers* (Acid Cannes), *Ulysse & Mona* (Toronto), *Tout fout le camp...* Tournés dans un souci d'indépendance, ses films lui permettent d'expérimenter toutes sortes de récits avec pour genre de prédilection la comédie. Après *Le Voyage au Groenland*, il décide, en 2024, de se rendre une nouvelle fois sur l'île pour y mettre en scène *L'Incroyable femme des neiges*.

FILMOGRAPHIE

- 2007 Nuage
- 2012 Les Nuits avec Théodore (version longue de *Je suis une ville endormie*)
- 2013 Deux Automnes Trois Hivers
- 2016 Marie et les Naufragés
- 2018 Le Voyage au Groenland
- 2018 Ulysse et Mona
- 2019 Debout sur la montagne
- 2022 Tout fout le camp
- 2025 L'Incroyable femme des neiges

LISTE ARTISTIQUE

Coline Morel Blanche Gardin

Basile Philippe Katerine

Lolo Bastien Bouillon

Christophe Laurent Papot

Ole Ole Eliassen

Martika Martin Jensen

Enzo Ferdinand Redouloux

Le médecin Hartmann Heilmann

L'infirmière Ane Marie Havmoller-Jorgensen

Sophie Giroud Clémentine Baert

Markus Charles Bulle

Le gendarme Aymeric Lopret

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Sébastien Betbeder

Scénario Sébastien Betbeder
avec la collaboration de Mathieu Robin

Image Pierre-Hubert Martin

Son Roman Dymny

Production Frédéric Dubreuil
Sarah Derny

Montage Julie Lena

1er assistant réalisation Anthony Moreau

Conseiller et guide Groenland Nicolas Dubreuil

Direction de production Claire Trinquet

Décors Dan Bevan

Costumes Léa Forest

Maquillage Florence Colin

Musique originale Ensemble 0

Une production Envie de Tempête en coproduction avec Sedna Explore et Pastorale Productions